Mémoire de l'événement ouvrier : témoignages et romans français de la désindustrialisation au XXI^e siècle

Corinne GRENOUILLET*

Repères

Utiliser dans un même titre *ouvrier* et XXI^e siècle peut paraître paradoxal tant le premier mot semble renvoyer à un univers disparu, alors que la seconde expression fait signe du côté de la modernité. La littérature contemporaine s'intéresse-t-elle d'ailleurs à « la mémoire de l'événement ouvrier » et comment ? C'est ce que nous voulons examiner dans cet article.

Ouvrons l'enquête avec *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq (1994). Si ce roman constitue un seuil dans la forme plus agressive que prend la narration romanesque, il en établit un autre dans la représentation de l'entreprise. L'entreprise moderne qui fait alors son entrée en littérature n'a plus rien à voir avec le monde ouvrier. Développant des logiciels informatiques, elle dispose d'une « culture d'entreprise », s'appuie sur de jeunes cadres dynamiques et institutionnalise les réunions de travail. Or dans ce livre, le narrateur, dépressif, est hospitalisé aux côtés d'un ouvrier qui l'est, quant à lui, pour la sixième

* Centre d'étude sur les représentations : idées, esthétique, littérature (CERIEL), équipe d'accueil Configurations littéraires, université de Strasbourg.

fois : « J'ai fait mes adieux à l'ouvrier, qui venait d'être opéré la veille. Ça s'était très bien passé, selon les médecins ; n'empêche qu'il avait quand même l'air d'un homme au bout du rouleau¹. »

La présence et l'état de santé de l'ouvrier d'*Extension du domaine de la lutte* emblématisent avec acuité le statut de l'ouvrier dans le monde social, médiatique et politique des années quatre-vingt-dix. La « classe » ouvrière, dévaluée par les discours ambiants et rendue invisible dans l'espace médiatique, est ressentie comme un ensemble périmé ou en cours de péremption ; de fait, elle a pratiquement disparu de la télévision et de la presse. Triomphe en effet l'idée que l'automatisation des usines allait faire disparaître les ouvriers – tous remplacés par des robots – et le secteur tertiaire allait se substituer au secondaire : la France devait conserver l'organisation, la conception, la vente ou la logistique tandis que la production industriel allait être délocalisée.

Remontons une dizaine d'années en arrière. C'est le cauchemar des années quatre-vingt qui a vraiment frappé d'obsolescence le monde ouvrier. Cette période est décrite comme schizophrénique par François Cusset². D'un côté, la presse et les médias promeuvent l'idéologie entrepreneuriale : tous les Français sont censés devenir des auto-entrepreneurs, quitter leur statut de « citoyens assistés » pour devenir des « citoyens entrepreneurs³ », tandis qu'un homme d'affaire emblématique fait son apparition dans la vie publique, Bernard Tapie. Âgé de 39 ans en 1984 et acteur dans une publicité pour Wonder, il est celui qui ne s'arrête jamais, symbole de l'énergie requise de tous les Français. De l'autre, l'industrie sidérurgique est démantelée, grâce au second « plan Acier », et des bassins d'emplois industriels entiers comme la Plaine Saint Denis et la Lorraine disparaissent, tout aussi discrètement que la sidérurgie. Tandis que les

-
1. HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, 1994, p. 81.
 2. CUSSET François, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, « Cahiers libres », 2006.
 3. Serge July cité par CUSSET François, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, op. cit., chap. VI, « 1984. Vive la crise ».

usines ferment, la population ouvrière quitte le centre des villes – qui se « boboïsent » – pour accéder à la propriété dans les espaces périphériques de la banlieue, où s'accroît son invisibilité. Rien dans ce processus insidieux qui ait fait « événement » et dont la mémoire collective garde aujourd'hui la trace.

Disparaît aussi progressivement le sentiment d'appartenance à une classe, dans un contexte de raréfaction de l'emploi ouvrier, où la lutte des places s'est substituée à la lutte des classes⁴. Une évolution culturelle de grande ampleur amène en effet « l'effacement des modèles d'appartenance de classe au profit du développement de la figure de l'individu⁵ ». La promotion de l'individu et de l'idée qu'il est responsable de ce qui lui arrive (le chômage par exemple) parachève l'explosion d'une « classe » ouvrière, comme ensemble ayant sa cohérence politique et sociale. Les sciences sociales déplacent alors leur focale du côté de l'exclusion ou de l'immigration⁶, situant les ouvriers du côté de ceux qui étaient inclus, non exclus, car eux, avaient un emploi. La perte de la « centralité⁷ » ouvrière dans la vie sociale et politique est aussi traduite par un nouvel usage des mots. Le mot ouvrier est peu à peu remplacé par d'autres termes, délestés des connotations du premier : opérateur, technicien, collaborateur (qui suppose des intérêts communs à tous ceux qui travaillent dans la même entreprise), tandis que disparaît l'acronyme *OS* (Ouvrier spécialisé), qui avait catalysé les luttes pour l'amélioration des conditions de travail dans les années soixante-dix, remplacé par *Agent de Production* ou *Opérateur de Production* selon les usines.

4. GAULÉJAC Vincent de, BLONDEL Frédéric, TABOADA-LEONETTI Isabelle, *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer, 2014 [1994].

5. LE GOFF Jean-Pierre, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, 2002 [1998], p. 219, cité par François Cusset.

6. BEAUD Stéphane, PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, « Documents, témoignages », 1999, p. 13-14.

7. VIGNA Xavier, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin, « Pour l'histoire », 2012.

Petite histoire de la littérature « ouvrière »

Les romans et récits d'usine qui ont sporadiquement fleuri jusqu'à la fin des années soixante-dix décrivent des expériences autobiographiques comme *Élise ou la vraie vie* (1967), histoire d'amour entre une Française et un Algérien sur une chaîne automobile, ou retracent des luttes politiques récentes et à ce titre participent d'une mémoire de l'événement ouvrier comme *Les Paroissiens de Palente*, qui évoque en 1974 le mouvement des LIP à Besançon⁸. Plusieurs récits d'« établis » marquent la fin des années soixante-dix : ces jeunes intellectuels maoïstes, qui avaient fait le choix d'aller rejoindre la « classe ouvrière », narrent et analysent leurs expériences usinières et militantes ; *L'Établi* fait date en 1978⁹. Les deux romans de Leslie Kaplan, *L'Excès l'usine*, et de François Bon, *Sortie d'usine* publiés en 1982¹⁰ constituent le point d'aboutissement d'un sous-genre, le roman d'usine, auquel ils donnent les lettres de noblesse de l'expérimentation littéraire. En 1986, les *Mémoires de l'enclave* de Jean-Paul Goux¹¹ apparaît aussi comme une somme littéraire ambitieuse, un livre polyphonique constitué en partie d'entretiens avec des travailleurs de la région de Sochaux-Montbéliard.

Les années quatre-vingt-dix sont marquées, au plan romanesque, par une quasi disparition du motif ouvrier, *La Médaille*¹² et *La Boîte*¹³ constituant à cet égard des exceptions. Lydie Salvayre consacre son

8. ETCHERELLI Claire, *Élise ou la Vraie Vie*, Paris, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1967 ; CLAVEL Maurice, *Les Paroissiens de Palente*, Paris, Grasset, 1974.

9. LINHART Robert, *L'Établi*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Document », 1978. DUBOST Nicolas, *Flins sans fin...*, Paris, Maspero, « Luttés sociales », 1979. Sur cette littérature, voir le riche volume des *Temps modernes* n° 684-685 : *Ouvriers volontaires, les années 68, l'« établissement » en usine*, juillet-octobre 2015, en particulier les articles de Jean-Pierre Martin, Donald Reid et Claude Burgelin.

10. KAPLAN Leslie, *L'Excès-l'usine*, Paris, P.O.L., 1982 ; BON François, *Sortie d'usine*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982.

11. GOUX Jean-Paul, *Mémoires de l'enclave*, Arles, Actes Sud, « Babel », 2003 [1986].

12. SALVAYRE Lydie, *La Médaille*, Paris, Seuil, 1993.

13. SALVAING François, *La Boîte*, Paris, Fayard, 1998.

troisième livre à une ironique remise de médailles dans une entreprise automobile et François Salvaing évoque dans *La Boîte* l'itinéraire d'un cadre dans l'industrie de l'emballage et les fusions-acquisitions qui ont eu lieu en France pendant les septennats de François Mitterrand. De leur côté, les auteurs de témoignages ouvriers ne parviennent pas à publier leurs livres¹⁴; certains de ceux édités (ou réédités) dans les années 2000 ont été en réalité écrits plusieurs années auparavant. Comme le dit Jean-Pierre Levaray, ouvrier de l'industrie chimique de la région rouennaise, à cette époque « le prolo n'est pas vendeur¹⁵ ».

Un regain d'intérêt pour le groupe ouvrier se manifeste du côté des sociologues à la fin des années quatre-vingt-dix¹⁶, qui voient la publication de *Retour sur la classe ouvrière* en 1999 (après *La Misère du monde*, en 1993), puis de *Gens d'usine: 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*¹⁷. Quelques romans sont alors publiés par des intellectuels qui s'étaient « établis » en usine, et qui reviennent de manière critique et ironique sur leur période d'engagement usinier, une trentaine d'années après les faits comme Jean-Pierre Martin dans *Le Laminoir* (Champ Vallon, 1995) ou Jean Rolin dans *L'Organisation* (Gallimard, 1996).

Les années 2000 constituent un tournant dans la publication de livres relatifs au monde du travail : un changement d'imaginaire se profile dans le roman. Les « romans d'entreprise¹⁸ » triomphent alors sur la scène

14. Par exemple MARTINEZ Daniel, *Carnets d'un intérimaire*, Marseille, Agone, « Mémoires sociales », 2003.

15. LEVARAY Jean-Pierre, *Putain d'usine*, Montreuil, L'Insomniaque, 2008 [2002], p. 10.

16. Michel Verret avait publié en 1979 et 1982 ses deux volumes *L'Ouvrier français* (vol. 1, *L'Espace ouvrier* et vol. 2, *Le Travail ouvrier*). *La Culture ouvrière* est publié en 1988 à Saint-Sébastien (ACL-Crocus) et réédité à l'Harmattan (en 1996). C'est aussi à l'Harmattan que ses deux livres *Le Travail ouvrier* (1999) et *L'Espace ouvrier* (1995) sont réédités.

17. HATZFELD Nicolas, *Les gens d'usine. 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, « Mouvement social », 2002.

18. Voir LABADIE Aurore, *Le roman d'entreprise français au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, « Fiction/Non fiction XXI », 2016. Livre issu d'une thèse soutenue en 2015 sous la direction de Bruno Blanckeman.

littéraire comme le montre l'instauration d'un prix du roman d'entreprise et du travail en 2009. Les ouvriers d'industrie y sont rarement présents, ces romans s'intéressant à d'autres secteurs du monde du travail, principalement au tertiaire – le secteur informatique, la grande distribution, la finance, les télécommunications, les sociétés de conseil, le commerce, l'édition et la presse, les multinationales anonymes.

En dehors du témoignage¹⁹, les genres littéraires qui s'intéressent aujourd'hui au monde ouvrier sont le récit d'enquête et de collection de la parole ouvrière, le récit de filiation, le roman noir et le roman réaliste. Les récits d'enquête mettent en scène un écrivain-enquêteur et collectent des paroles ouvrières recueillies et transcrites.

Dans le sillage de Jean-Paul Goux et de ses entretiens avec des ouvriers du Doubs ou de Frédéric H. Fajardie, qui a recueilli les interviews de vingt-deux ex-ouvriers de Metaleurop à Noyelles-Godault²⁰, Sylvain Pattieu publie en 2013 *Avant de disparaître, chronique de PSA-Aulnay*, « fruit d'une enquête de plusieurs mois menée autour de l'annonce de la fermeture de l'usine d'Aulnay²¹ ». Les récits de filiation ouvrière, tous publiés dans les années 2000, manifestent la vitalité de ce sous-genre dans la littérature contemporaine. Écrits par des fils d'ouvriers, ils visent à redonner visibilité, noblesse et dignité à leurs parents et à leur travail. Placés sous le signe de la perte, celle du père en général, ils s'érigent en tombeaux, saluant la mémoire d'un monde englouti : la mine, l'industrie, la mécanique. Ils participent à une forme de patrimonialisation « livresque » des lieux du travail après fermeture de sites de production, les usines de Renault-Billancourt (Martine Sonnet²²), Moulinex à Caen

19. GRENOUILLET Corinne, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, « Études de littérature des xx^e et xxi^e siècles », 2015.

20. FAJARDIE Frédéric H., *Metaleurop. Paroles ouvrières*, Paris, Mille et une nuits, « Témoignages », 2003.

21. PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître. Chronique de PSA-Aulnay*, Paris, Plein jour, 2013, p. 337.

22. SONNET Martine, *Atelier 62*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2008.

(Franck Magloire²³), la mine et la sidérurgie lorraines, les aciéries de Micheville (Aurélie Filipetti²⁴) ; ils se font les témoins de la disparition d'un univers industriel et entendent réhabiliter l'honneur ouvrier à travers la reconnaissance du travail des parents²⁵. Quant au genre du roman policier ou plus généralement du roman noir, auquel appartiennent *Lorraine connection* (2006) ou *Les Derniers Jours d'un homme* (2013²⁶), ils s'emparent de la question du travail ouvrier dès lors que ce dernier commence à être ressenti comme mortifère, c'est-à-dire dès la fin des années quatre-vingt-dix²⁷. Enfin le monde ouvrier est présent dans le roman réaliste, qu'il soit « populaire » chez Gérard Mordillat²⁸ et privilégie une écriture dialoguée, des personnages et des situations types, ou plus « entreprenant²⁹ » chez Élisabeth Filhol, dont *La Centrale* comme *Bois II*³⁰ manifestent une recherche stylistique et compositionnelle élaborée. *Les Maîtres du printemps*, d'Isabelle Stibbe³¹, entre aussi

23. MAGLOIRE Franck, *Ouvrière*, La Tour-d'Aigues, Éditions de L'Aube, « Regards croisés », 2002.

24. FILIPETTI Aurélie, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, Paris, Stock, 2003.

25. GRENOUILLET Corinne, « Le monde du travail dans les récits de filiation ouvrière », *Intercâmbio*, série 2, n° 4, sous la direction de José Domingues de Almeida, Porto, Instituto de Estudos Franceses da Universidade do Porto, 2011, <https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10600.pdf?>.

26. MANOTTI Dominique, *Lorraine connection*, Paris, Payot et Rivages, « Rivages/Noir », 2006 ; DESSAINT Pascal, *Les Derniers Jours d'un homme*, Paris, Payot et Rivages, « Rivages/Noir », 2010.

27. Voir KRZYWKOWSKI Isabelle, « Travail en noir. Le travail dans le roman policier contemporain », *Raison publique*, n° 15, *Le travail sans fin. Discours et représentations à l'œuvre*, 2011, p. 67-81, <http://www.raison-publique.fr/article790.html> (consulté le 20 juillet 2016).

28. MORDILLAT Gérard, *Les Vivants et les Morts*, Paris, Calmann-Lévy, 2005 ; MORDILLAT Gérard, *Notre part de ténèbres*, Paris, Calmann-Lévy, 2008 ; MORDILLAT Gérard, *Rouge dans la brume*, Paris, Calmann-Lévy, 2011 ; MORDILLAT Gérard, *La Brigade du rire*, Paris, Albin Michel, 2015.

29. Le roman d'entreprise est un roman « entreprenant » sur le plan formel, comme le démontre LABADIE Aurore, *Le roman d'entreprise français au tournant du XXI^e siècle, op. cit.*

30. FILHOL Élisabeth, *La Centrale*, Paris, P.O.L., 2010.

31. STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, Paris, Serge Safran éditeur, 2015.

dans cette catégorie du roman réaliste, en proposant, comme on le verra à la fin de cette étude, un traitement de l'événement ouvrier proche, par certains aspects, du réalisme socialiste des années trente.

La plupart de ces livres ont en commun d'avoir été écrits à partir ou à propos d'une fermeture récente d'usine, laquelle apparaît comme « l'événement ouvrier » majeur traité par la littérature contemporaine.

Qu'est-ce qu'un « événement ouvrier » ?

Le syntagme « événement ouvrier » n'est utilisé par les historiens qu'à propos de deux moments : 1968 et 1936 – de surcroît rarement. Les événements « ouvriers », c'est-à-dire qui concernent ce groupe socioprofessionnel, qui le mettent en scène ou engagent son avenir, semblent inexistantes dans l'historiographie jusqu'aux travaux récents de Xavier Vigna³² qui envisagent les révoltes ouvrières des années post-68 sous l'angle événementiel. Les textes littéraires en prose évoquant le monde ouvrier regorgent pourtant d'événements, le terme pouvant renvoyer à cinq acceptions.

1. Si on le considère dans son sens étymologique, « ce qui arrive », l'événement peut revêtir un sens tout individuel de « bifurcation biographique³³ ». Une bifurcation professionnelle peut ainsi devenir un sujet romanesque, la reconversion d'un ouvrier technicien des télécommunications sur une plate-forme téléphonique, dans *Retour aux mots sauvages* de Thierry Beinstingel par exemple (2010³⁴). Les accidents du travail ou les suicides, événements individuels de la vie ouvrière, sont présents dans de nombreux témoignages, dont ils ont parfois déclenché l'écriture³⁵.

32. VIGNA Xavier, *L'insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2007 ; VIGNA Xavier, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, *op. cit.* Notons que la recherche du syntagme « événement ouvrier » fait chou blanc sur Persée et Cairn.

33. BESSIN Marc, BIDART Claire, GROSSETTI Michel (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, « Recherches », 2010.

34. BEINSTINGEL Thierry, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.

35. GRENOUILLET Corinne, *Usines en textes, écritures au travail*, *op. cit.*, p. 110-114.

Dans *Après le silence*³⁶, le narrateur est un fondeur travaillant dans une aciérie qui s'adresse à son fils jusqu'au drame, le 4 juillet 1976, où il meurt accidentellement écrasé sous une charge qui s'est décrochée d'un pont roulant. Cet événement affecte la famille, instaure un avant et un après, traduit par l'auteur par un changement énonciatif : dans la deuxième partie le fils, qui avait 7 ans au moment du drame, devient le narrateur de sa vie d'orphelin sans père.

2. « L'événement » peut renvoyer à un rituel orchestré par le pouvoir en place dans l'usine qui cherche à « affermir sa légitimité³⁷ », comme la remise des médailles du travail, cérémonie dont se moquent Lydie Salvayre ou Robert Piccamiglio³⁸.

3. Quant à l'événement que fut Mai 68, « volcan de l'actualité³⁹ », et auquel participèrent de nombreux ouvriers, il est inexistant dans les romans contemporains, bien que systématiquement évoqués dans les entretiens d'ex-ouvriers de Renault publiés par Laurence Bagot (*Ceux de Billancourt*, 2015⁴⁰). « Moment singulier » qui a surpris par son éruption dans la vie collective, né « d'une rupture ou d'un écart dans le cours ordinaire des choses », qui a « suspend[u] l'ordre du monde », et contribué à le « défataliser » en ouvrant un « temps des possibles⁴¹ », les grèves de

36. CASTINO Didier, *Après le silence*, Paris, Liana Lévi, 2015.

37. GOETSCHER Pascale, GRANGER Christophe, « Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines », *Sociétés & Représentations*, n° 32, vol. 2, *Faire l'événement*, 2011, p. 7-23. Christophe Granger reprend l'expression de Georges Balandier dans *Le Pouvoir sur scènes* (Paris, Balland, 1980).

38. PICCAMIGLIO Robert, *Chroniques des années d'usine*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 139-142.

39. NORA Pierre, « L'événement monstre », *Communications*, n° 18, *L'événement*, Paris, Seuil, 1972, p. 164.

40. BAGOT Laurence, *Ceux de Billancourt*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2015. La valeur de cet événement est parfois déniée par les ouvriers interrogés : « Mai 68, ça ne m'a pas inquiétée plus que ça, j'ai même senti que cela aurait pu chavirer à tout moment » (p. 33). Voir aussi p. 52 ou p. 84.

41. GOETSCHER Pascale, GRANGER Christophe, « Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines », art. cité, p. 13.

mai et juin 1968 ont bien constitué un événement – un ensemble d'événements – et même un « événement monstre » (Pierre Nora). Différents travaux d'historiens l'ont rendu aux ouvriers qui, autant que les intellectuels, les étudiants et le monde culturel parisien, en furent les acteurs, notamment en Province : Xavier Vigna a écrit l'histoire de « l'insubordination ouvrière » des années 1968-1978⁴² et participé ainsi à la réhabilitation d'une mémoire « faible » (Enzo Traverso) qui se souvient que 1968 fut la plus grande grève ouvrière de l'histoire du xx^e siècle. Après ce moment clé, la « centralité ouvrière » est encore sensible dans la société française, en raison de l'importance numérique et symbolique des ouvriers. Si on peut donc parler d'une mémoire de l'événement ouvrier à propos des grèves et des luttes des années 1968-1980, il est le fait des historiens et des sociologues, non des romanciers.

4. Enfin, un autre événement ouvrier peut devenir un « événement monde », marqué par la « concomitance » entre des faits et « son onde de choc quasi instantanée⁴³ » dans les médias à l'échelle planétaire : la catastrophe industrielle. L'explosion de l'usine AZF à Toulouse le 21 septembre 2001 qui entraîna la mort de trente et une personnes et fit 2 500 blessés est ainsi significativement évoquée en clôture de *Putain d'usine* (2008) : au moment de la rédaction de ce témoignage, Jean-Pierre Levaray travaille dans une usine pétrochimique appartenant au même groupe industriel à côté de Rouen. Classée « Seveso », son usine ne cesse de se dégrader et menace à tout moment de connaître le même sort, faute d'entretien. L'événement d'AZF est « ouvrier » car ce sont des ouvriers qui sont aux avant-postes dans les métiers de surveillance et de gestion de « process » de ce type d'usine et ce sont eux qui majoritairement trouvèrent la mort à Toulouse. L'auteur alerte sur le risque de reproduction d'une telle catastrophe. Dans *La Centrale*⁴⁴, l'alerte est

42. VIGNA Xavier, *L'insubordination ouvrière dans les années 68*, op. cit.

43. Jean-François Sirinelli utilise ce terme à propos du 11 septembre 2001 : SIRINELLI Jean-François, « L'événement monde », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 76, Dossier : *Le tonnerre du 11 septembre*, 2002, p. 35.

44. FILHOL Élisabeth, *La Centrale*, op. cit.

donnée plus indirectement : le roman décrit les conditions de travail des intérimaires du nucléaire et consacre ses dernières pages à l'évocation minutée de la catastrophe de Tchernobyl, vue de l'intérieur – du côté ouvrier donc – ; il laisse entendre que confier la maintenance des centrales à des sous-traitants et des intérimaires, utilisés comme « chair à neutron », revient à brader la sécurité nucléaire nationale. Le compte à rebours déclenché par l'auteur concerne le lecteur français ici et maintenant. L'événement-monde de Tchernobyl devient ainsi dans ce roman un événement-monde ouvrier.

5. C'est pourtant un autre type d'événement que je propose d'examiner ici, les fermetures d'usine et les mouvements de lutte qui en découlent. À travers l'exploitation de ce thème, la littérature contemporaine s'empare d'un vaste sujet, difficile à maîtriser dans sa globalité : la désindustrialisation. Elle l'interprète diversement, soit qu'elle se fait témoin de faits historiques réels, soit qu'elle transpose la fermeture d'usine dans la fiction romanesque. Dans le premier cas, elle s'érige comme dépositaire d'une mémoire ou d'une histoire ouvrière⁴⁵. Dans le second, elle tend à faire de la désindustrialisation, non un processus inéluctable, mais une succession d'événements qui touchent les individus

45. Pierre Nora montre qu'on parle souvent de « mémoire » à propos de ceux qui n'ont pas d'« histoire » parce qu'ils font partie des groupes dominés. « Ce que l'on appelle aujourd'hui communément mémoire, au sens où l'on parle d'une mémoire ouvrière, occitane, féminine, est au contraire [de l'histoire, devenue par l'école et le temps le cadre et le moule de la mémoire collective] l'avènement à une conscience historique d'une tradition défunte, la récupération reconstitutrice d'un phénomène dont nous sommes séparés, et qui intéresse le plus directement ceux qui s'en sentent les descendants et les héritiers ; une tradition que l'histoire officielle n'avait nullement éprouvé le besoin de prendre en compte parce que le groupe national s'était le plus souvent construit sur son étouffement, sur son silence, ou parce qu'elle n'avait pas affleuré comme telle à l'histoire. Mais une tradition que ces groupes désormais en voie d'intégration à l'histoire nationale éprouvent, eux, le besoin urgent de reconstituer avec les moyens du bord, des plus sauvages aux plus scientifiques, parce qu'elle est constitutive de leur identité. Cette mémoire est en fait leur histoire », NORA Pierre, « L'ère de la commémoration », dans NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. 3, *Les France*, vol. 3, *De l'archive à l'emblème*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1993, p. 997.

parce qu'ils vont être licenciés ou l'ont été, et qu'ils tentent de trouver à cela des solutions collectives ou individuelles. Ces tendances (qui seront nécessairement nuancées) doivent être mises en rapport avec deux aspects récurrents du corpus envisagé, l'insistance sur la fin de l'âge industriel et l'attention prêtée à ceux qui en sont présentés – à juste titre – comme les victimes.

Si l'événement est analysé par les historiens comme un moment qui ouvre sur un avenir, force est de constater que la littérature insiste surtout sur la fin. Cette orientation est manifeste dans plusieurs titres : *Les Derniers Jours d'un homme*, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, *Avant de disparaître* ou *Petites natures mortes au travail*, et à l'intérieur de ce recueil, le titre de la nouvelle : « Fin de carrière⁴⁶ ».

Alors que certains spécialistes font l'hypothèse que la désindustrialisation est d'abord un processus de réindustrialisation différente⁴⁷, la fermeture d'usines n'est pas envisagée du point de vue de ce qui va venir après ; elle est toujours tenue pour la clôture d'un âge industriel. C'est à considérer la fin de cet âge⁴⁸ que conviait déjà Jean-Paul Goux en 1986, à une époque où l'industrie textile avait déjà disparu du territoire comtois. Cette « fin d'un temps » manifestée dès l'épigraphe empruntée à Michel de Certeau⁴⁹ laisse dans l'indistinction le temps à venir. Elle donne lieu

46. DESSAINT Pascal, *Les Derniers Jours d'un homme*, Paris, Payot et Rivages, « Rivages/Noir », 2010 ; FILIPETTI Aurélie, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, *op. cit.* ; PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître*, *op. cit.* ; PAGÈS Yves, *Petites natures mortes au travail*, Paris, Éditions Verticales, 2000.

47. DAUMALIN Xavier, MIOCHE Philippe, « La désindustrialisation au regard de l'histoire », *Rives méditerranéennes*, n° 46, *La désindustrialisation au regard de l'histoire*, 2013, <http://rives.revues.org/4471> (consulté le 19 avril 2017).

48. GRENOUILLET Corinne, « Une histoire de l'âge industriel : les *Mémoires de l'enclave* de Jean-Paul Goux », dans PETITIER Paule, SÉGINGER Gisèle (dir.), *Les formes du temps. Rythme, histoire, temporalité*, Presses universitaires de Strasbourg, « Formes et savoirs », 2007, p. 341-351.

49. « Seule la fin d'un temps permet d'énoncer ce qui l'a fait, comme s'il lui fallait mourir pour devenir un livre. », CERTEAU Michel de, *Arts de faire - L'Invention du quotidien*, t. 1, Paris, Union générale d'éditions, 1980, cité par GOUX Jean-Paul, *Mémoires de l'enclave*, *op. cit.*

à des textes traduisant l'engagement de leurs auteurs aux côtés des laissés pour compte de la mutation industrielle, et leur volonté de témoigner d'un monde ancien⁵⁰.

Si les fermetures d'usine signent le passage d'une ère connue à un monde encore à naître, la littérature « ouvrière⁵¹ » considère plus volontiers le passé qu'un avenir qui semble bien bouché.

Textes non fictionnels : littérature testimoniale ou filiative

De nombreuses productions contemporaines sont fondées sur le projet de perpétuer le souvenir d'une lutte ouvrière et revêtent une valeur testimoniale. La caractéristique du témoignage est d'être une transcription de faits dont l'auteur atteste avoir été un témoin oculaire. En vivant l'événement, l'auteur anticipe le moment où il en deviendra le greffier, s'attache à observer minutieusement ce qu'il vit afin de restituer fidèlement son vécu⁵². Le témoin et sa prise de parole (orale ou non) participent aujourd'hui, de manière centrale, à la définition de l'événement qui est ainsi individué⁵³.

Le témoin de l'événement ouvrier peut être sollicité par ses collègues, comme l'a été l'ouvrier spécialisé (OS) Marcel Durand⁵⁴. Il est parfois

50. L'épigraphe de Rainer Maria Rilke choisie par François Bon pour *Temps machine* (Lagrasse, Verdier, 1993) insiste sur la situation inconfortable d'entre-deux que vivent les plus pauvres :

« Jede dumpfe Umkehr des Welt hat solche Enterbte,
denen das Frühere und noch nicht das Nächste gehört. »
Chaque mutation du monde accable ainsi ses déshérités,
ne leur appartient plus ce qui était et pas encore ce qui vient.

51. Nous entendons par ce terme une littérature qui prend pour thème le monde ouvrier.

52. DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions EHESS, « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1998.

53. DOSSE François, *Renaissance de l'événement*, op. cit., chap. « La part des témoins », p. 287-295.

54. DURAND Marcel, *Grain de sable sous le capot. Résistance & contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, préface de Michel Pialoux, Marseille, Agone, 2006. Sur cet auteur et d'autres témoins du travail, voir GRENOUILLET Corinne, *Usines en textes, écritures au travail*, op. cit.

amené à prendre la plume dans le cadre d'une collaboration avec un journaliste⁵⁵. Il est souvent un responsable syndical, habitué aux prises de parole publique, et soucieux de garder une trace des faits. La CGT, à cet égard, avec ses « instituts d'histoire », ou les associations d'anciens ouvriers proches des syndicats, revêtent un rôle de conservation de la mémoire de l'événement, en encourageant la publication de « témoignages de luttes », par exemple celle des Cazeneuve de la Plaine Saint-Denis, fabricant de machines outils de pointe, dans les années quatre-vingt, racontée par Jean Bellanger⁵⁶. Il est plus rarement collectif⁵⁷. Le témoignage peut aussi être le fait de témoins « au carré », de « tiers » comme les nomme ici-même Virginie Brinker⁵⁸, c'est-à-dire d'écrivains collecteurs de la parole des témoins, les romanciers Goux ou Fajardie, ce dernier sollicité par une association de fondeurs « pour donner une forme écrite à leur mémoire⁵⁹ ». Le cas de François Bon (*Daewoo*) est problématique dans la mesure où l'auteur a laissé croire à ses lecteurs et critiques, au moment de la parution de son livre, qu'il avait vraiment rencontré des ouvrières de vallée de la Fensch, licenciées après la fermeture des trois usines Daewoo en 2002-2003, avant de déclarer publiquement (mais

55. Un exemple récent – qui concerne également la fermeture de PSA Aulnay –, TORMOS Ghislaine, RAYMOND Francine, *Le Salaire de la vie. Notre travail coûte trop cher, disent-ils*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2014.

56. Préfacé par une historienne de renom, Danielle Tartakowski, *Combat de métallos* inscrit l'histoire de la machine-outils en France et la lutte des Cazeneuve dans la fin des Trente Glorieuses. Le décalage de trente ans entre sa rédaction et sa publication lui confère la valeur d'un document historique, même si l'auteur insiste sur « l'actualité » de son livre en regard des luttes sociales d'aujourd'hui. BELLANGER Jean, *Combat de métallos. Les Cazeneuve de la Plaine Saint-Denis*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2013, p. 66.

57. L'association « Une tour, une histoire », créée en 1993 par d'anciens ouvriers de l'usine Tréfinmétaux (Couëron), auteurs de six cahiers – le dernier, *Le Pouvoir est à l'assemblée générale ! Histoire singulière de la CGT de Tréfinmétaux*, est paru en avril 2016 – apparaît comme un cas intéressant (unique ?), car pérenne, d'écriture collective, autoéditée avec un grand professionnalisme.

58. Voir BRINKER Virginie, « La transmission littéraire face à la médiatisation du génocide des Tutsis au Rwanda », p. 267-299 de ce volume.

59. FAJARDIE Frédéric H., *Metaleurop, paroles ouvrières*, op. cit., p. 15.

discrètement) que ces interviews étaient fictives⁶⁰. Occupant une place dans le champ littéraire bien moindre que cet écrivain, Sylvain Pattieu, historien et romancier, de son côté, a non seulement rencontré réellement des ouvriers, mais il a participé à leur lutte en cours. Sa « chronique de PSA-Aulnay » accompagne la grève des ouvriers du groupe automobile PSA Peugeot Citroën d'Aulnay, de juillet 2012 – date de l'annonce de la fermeture du site – jusqu'à la fin de la grève le samedi 18 mai 2013 et reconstruit littérairement les paroles ouvrières :

Cet ouvrage [...] résulte de la participation à de nombreuses activités aux côtés des ouvriers d'Aulnay, à une présence soutenue durant la grève, notamment dans l'usine occupée, ainsi que de nombreux entretiens, certains informels et courts, d'autres plus approfondis.

Il doit beaucoup aux discussions et aux rencontres avec les ouvriers d'Aulnay. Toutefois, l'entière responsabilité des propos reproduits appartient à l'auteur. Je voudrais que ceux qui ont accepté de me parler, de me consacrer du temps, ne se sentent pas en décalage avec le contenu de l'ouvrage.

Je suis parti de leurs mots, mais les poser dans un livre les transforme inévitablement. Je suis responsable des maladresses, des erreurs, des approximations, et j'espère qu'ils sauront me le pardonner⁶¹.

La publication de son livre participe à la mémorialisation de cette grève, au même titre et dans le même temps que le documentaire *Comme des lions* de Françoise Davisse⁶².

60. BON François, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004. Sur la fictivité des interviews de ces ouvrières, voir JÉRUSALEM Françoise, « Tournage, ajustage et fraisage : copeaux de mémoire ouvrière dans *Daewoo* et *Billancourt* de François Bon » (dans VIART Dominique et VRAY Jean-Bernard (dir.), *François Bon. Éclats de réalité*, Saint-Étienne, Publication de l'université de Saint-Étienne, 2010, p. 181) et l'interview en anglais avec Milena Heinrich, « About *Daewoo* as a novel », mise en ligne par l'auteur sur son site le 28 février 2017, <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4394>.

61. PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître*, op. cit., p. 337.

62. DAVISSE Françoise, *Comme des lions*, 2016, 115 min.

Faire événement, garder la trace de l'événement

La chronique de Pattieu permet de mesurer une dimension importante : une lutte sociale ne devient événement que si elle parvient à imposer dans l'univers médiatique une figure légitime de ce dernier, que si elle est construite comme un événement – par les acteurs, par les journalistes, les photographes. C'est ce que notait Pierre Nora dès 1972 : « Le fait qu[e des événements] aient eu lieu ne les rend pas historiques. Pour qu'il y ait événement, il faut qu'il soit connu⁶³. » « La lutte est aussi télévisée » souligne Sylvain Pattieu⁶⁴ dans le même esprit.

Dans *Avant de disparaître*, l'évocation des interventions des leaders syndicaux⁶⁵ à la télévision, des manifestations sur la voie publique, et des différentes actions menées par les ouvriers de PSA de janvier à avril 2013⁶⁶ apparaît comme une façon de lutter contre la représentation dominante de ce qui fit événement au printemps 2013 : les manifestations à Paris contre le mariage pour tous, autrement mieux couvertes par les médias. Le livre de Pattieu exprime ainsi la volonté de refonder la mémoire collective, en réhabilitant un événement ouvrier écrasé par la domination d'un événement massivement présent dans les médias. Le livre revêt alors la vocation de garder trace de ce qui a eu lieu, tout en réhabilitant les faits comme « événement » digne de figurer dans les mémoires.

Une fermeture d'usine induit souvent la disparition des sites de production du paysage et l'impression qu'ils n'ont jamais existé et que les réactions et actions ouvrières à la fermeture furent nulles, voire non avenues ; les auteurs manifestent la volonté de garder une trace, François Bon « refus[ant] l'effacement⁶⁷ ». Cette expression est le leitmotiv de

63. NORA Pierre, « L'événement monstre », art. cité, p. 162.

64. PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître*, op. cit., p. 261.

65. MERCIER Jean-Pierre, CGT PSA et Ali Kaya, CGT Renault, mentionnés p. 261.

66. Occupation de l'UIMM – Union des industries et des métiers de la métallurgie (p. 312), intervention au tribunal de Versailles ou à la Direction générale du travail (p. 324).

67. BON François, *Daewoo*, op. cit., p. 14. Voir aussi p. 44, p. 90 ou p. 244.

Daewoo qui insiste sur le démontage de l'enseigne fixée sur l'usine et tout ce qui disparaît, en premier lieu les ouvrières, par suicides ou cancers. Par ses questions aux fondateurs de Metaleurop, Fajardie fait revivre le moment de l'annonce de la fermeture du site (le 17 janvier 2003) et la lutte qui s'en est ensuivie. Les introductions de ces livres situent les faits dans une chronologie et un contexte économique et politique. La fixation de l'événement dans la mémoire collective apparaît à la fois comme une entreprise de réparation morale à destination des laissés pour compte et de dénonciation politique : Daewoo, comme Metaleurop, sont des groupes industriels qui ont failli à leurs devoirs, le premier pour avoir fermé trois sites industriels après avoir bénéficié de subventions gouvernementales gigantesques, le second pour avoir licencié plus de huit cents personnes et laissé un site pollué.

L'événement phénix

La désindustrialisation n'est pas un événement unique mais un ensemble de faits s'intégrant dans un processus comportant différentes phases identifiées. À une échelle locale, les fermetures successives des sites de productions apparaissent pourtant toutes comme autant de bouleversements violents dans la vie des individus et relèvent d'une définition de l'événement comme irruption brutale, inattendue, et transformation du cours de la vie après lui. Ce que la littérature non fictionnelle met en lumière, c'est que chacune des fermetures d'usine rejoue un événement qui a déjà eu lieu : elle est moins un événement sphinx – un mystère à interroger – qu'un phénix, c'est-à-dire la répétition ou la renaissance du même⁶⁸.

Un procédé employé par plusieurs écrivains signifie la conscience de cette reduplication : l'établissement de listes. Sept chapitres de *Daewoo* portent ainsi le titre « Incendie, violences, révoltes » ; l'incendie de l'usine Daewoo de Saint-Martin (2002) est mise en relation avec la révolte des

68. DOSSE François, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Paris, Presses universitaires de France, « Le nœud gordien », 2010.

ouvriers de Cellatex deux ans auparavant – en juillet 2000, ces derniers avaient menacé de verser des cuves d'acide sulfurique dans la Chiers après treize jours d'occupation de l'usine. François Bon dresse l'état des lieux des actions ouvrières violentes entre 2000 et 2003 – «Après Cellatex, c'est une contagion⁶⁹» : Adelshoffen où 20 000 litres de bière sont déversés dans les rues de la ville, Forgeval à Valenciennes où les ouvriers «déclarent qu'ils préfèrent incendier l'usine plutôt que la voir fermée⁷⁰»... la liste établie invite à comprendre, au delà des colères singulières, la similarité des réactions.

Sylvain Pattieu adopte le même procédé, énumératif, quand il se focalise, de son côté, sur l'année 2009 :

Les New Fabris de Châtelleraut, qui parlent de faire exploser leur usine. Un sous-traitant automobile. Le dernier moyen qu'ils utilisent pour attirer l'attention. Trois ans après, ils sont 60 sur 360 à avoir retrouvé un CDI.

Le même été, ceux de Nortel, centre de recherche de technologie sans fil, branchent, pour le coup, des bonbonnes de gaz (vides) à Châteaufort, dans les Yvelines.

À Vaupalière, près de Rouen, ceux de l'usine de transport Serta menacent de déverser 8 000 litres de dodecylphenol, un additif pour carburants, toxique, dans le Cailly, un petit affluent de la Seine. Ils réclament 15 000 euros de prime de départ⁷¹.

Au-delà des menaces lancées par les ouvriers de 2009, la révolte des ouvriers de PSA-Aulnay en 2012-2013 est inscrite dans l'ensemble des luttes des XIX^e et XX^e siècles, dont certaines appartiennent au panthéon légendaire de la mémoire de la gauche, telle la mutinerie, en 1907, du 17^e de ligne envoyé par Clemenceau contre les viticulteurs révoltés du Midi⁷².

Ces deux listes extraites des textes de François Bon et Sylvain Pattieu pourraient être renforcées d'autres exemples. Tout se passe comme si

69. BON François, *Daewoo*, op. cit., p. 146.

70. *Ibid.*, p. 148.

71. PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître*, op. cit., p. 139.

72. *Ibid.*, p. 276

une fermeture d'usine ne pouvait être dite autrement que par l'insertion dans une série : l'événement local rejoue d'autres événements similaires, et la totalité de la série dessine les contours littéraires de la désindustrialisation.

Archive et mémorialisation

Plusieurs livres prennent prétexte de la fermeture d'une usine pour interroger la mémoire ouvrière. Dans ce cas, l'enjeu ne relève plus exactement d'une mémoire de l'événement, mais du désir d'archiver ce qui l'a précédé, et sans doute d'un « fantasme de l'archive » propre à notre époque qui refuse d'admettre l'évidence de la destruction et de la mort⁷³.

Enregistrant la fin de l'âge industriel, la littérature contribue à établir la mémoire sociale de vies ouvrières, de savoir-faire techniques, d'une culture ou d'une socialité particulière et à terme participe à la « patrimonialisation » de l'immatériel ouvrier⁷⁴. Cette tendance est notable dans tous les textes s'intéressant à la fermeture d'une usine, que cette dernière soit fermée depuis de nombreuses années ou que sa fermeture soit en cours ; il s'agit de raconter la journée type d'un ouvrier, décrire le travail exécuté : la mère narratrice explique à son fils le déroulement d'une journée ouvrière chez Moulinex⁷⁵ ; « Roland » explique le travail d'un « dépanneur » et les types de panne pouvant survenir sur une ligne⁷⁶.

73. Ce que soulignait Jean-Paul Goux dans une conférence donnée à l'université de Besançon, le 10 mars 2017, à l'invitation d'Andrée Chauvin-Vileno et de Sandra Nossik, « Comment j'ai écrit *Mémoires de l'enclave* ».

74. Sur la « mise en mémoire sociale » et son lien avec la patrimonialisation de l'immatériel, voir DAVALLON Jean, « Mémoire et patrimoine : pour une approche des régimes de patrimonialisation », dans TARDY Cécile, DODEBEI Vera (dir.), *Mémoire et nouveaux patrimoines*, Marseille, OpenEdition Press, « Brésil/France - Brasil/França », 2015, <http://books.openedition.org/oep/444> (consulté le 20 avril 2017).

75. MAGLOIRE Franck, *Ouvrière*, La Tour-d'Aigues, Éditions de L'Aube, « Regards croisés », 2002.

76. Pattieu Sylvain, *Avant de disparaître*, op. cit., p. 29.

Cette entreprise de mémorialisation est à mettre en rapport avec deux facteurs. Un facteur individuel, tout d'abord : ce sont parfois des historiens (Sylvain Pattieu, Martine Sonnet) qui se lancent dans l'écriture de livres littéraires consacrés au monde ouvrier. Marqués par le souci d'historiciser leurs approches, leurs livres témoignent du fait que l'histoire ouvrière contemporaine mérite d'être écrite. Ensuite un facteur plus général : le mouvement général de patrimonialisation de la mémoire ouvrière né en France dans le Nord-Pas-de-Calais minier et au Creusot, et qui est associé à un étiollement de la culture ouvrière. Le début des années quatre-vingt atteste ainsi l'entrée dans une « ère de la commémoration⁷⁷ », associée à la création de musées et d'associations vouées à la perpétuation de la mémoire ouvrière. Si les musées exposent des lampes de mineurs⁷⁸, certains écrivains ont à cœur de faire revivre la vie ordinaire des ouvriers, dans une optique de transmission mémorielle et de sauvegarde des « traces⁷⁹ » de cette vie.

La littérature testimoniale ou filiative participe donc, avec les moyens qui sont les siens, à cette patrimonialisation de l'histoire ouvrière. Elle tend à traduire en « beauté⁸⁰ » des techniques et des usages morts ou des façons de vivre d'autrefois et fait moins mémoire d'événements que de vie quotidienne.

Transpositions romanesques

La mémoire de la désindustrialisation se traduit différemment dans la littérature fictionnelle, parce que celle-ci met en scène des personnages,

77. NORA Pierre, « L'ère de la commémoration », dans NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. 3, *Les France*, vol. 3, *De l'archive à l'emblème*, op. cit. L'année 1980 fut d'ailleurs instituée « année du patrimoine ».

78. Musée ensuite visité par des écrivains qui sont conviés à écrire à leur sujet..., GOUX Jean-Paul, *Les Lampes de Ronchamp*, Besançon, Les Éditions de l'imprimeur, 2001.

79. « Et cette histoire de *laisser des traces* dont il me rebat les oreilles », MAGLOIRE Franck, *Ouvrière*, op. cit., p. 21. Je souligne.

80. CERTEAU Michel de, JULIA Dominique, REVEL Jacques, « La beauté du mort », *Politique aujourd'hui*, décembre 1970, p. 3-23, texte repris dans CERTEAU Michel de, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1980.

des situations, des actions et un cadre que l'auteur peut modeler à sa guise. Les romans ayant trait au monde ouvrier transposent l'idée de la « fin » et de la fermeture des usines, à travers deux modalités principales, une modalité figurative-allégorique (la figure de l'ouvrier mort), et une modalité narrative (la fin de l'usine entre dans la composition de l'intrigue).

Mort de l'ouvrier, fin de l'usine

L'ouvrier mort ou l'agonie – rencontré au début de cet article chez Houellebecq – peut être interprété comme l'allégorie d'une désindustrialisation qui ne peut être donnée à voir dans sa globalité ; elle suggère la fin d'un monde et d'une classe.

Les images d'ouvriers morts sont légion dans les textes de François Bon : « silhouettes noires » dressées au bord de la route comme les effigies des victimes d'accidents de la route⁸¹ ; « monde emporté vivant dans l'abîme⁸² » et fantômes ouvriers dans *Temps machine* (1993) ; suicide de « Sylvia » la meneuse ouvrière, à qui est dédié *Daewoo* en 2006. Dans *La Médaille*, Lydie Salvayre fait remettre une médaille à un ouvrier mort par suicide ; le narrateur de *Retour aux mots sauvages* entreprend de dresser la liste des suicides de techniciens de la téléphonie. Dans *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, l'agonie du père, la fin de la classe et la chute du mur de Berlin qui signifie la fin du communisme expriment une triple fin redoublée par le titre⁸³. Un dernier exemple de la prégnance de ce motif réside dans une nouvelle d'Yves Pagès, « Fin de carrière ». Cette dernière est construite autour de la reconversion professionnelle d'un ancien mineur devenu guide dans un musée de la mine et de l'agonie

81. BON François, « L'ouvrier », dans VIVANT Arnaud (dir.), *L'Entreprise*, La Découverte, « Les Français peints par eux-mêmes », 2003, p. 45.

82. BON François, *Temps machine*, op. cit., p. 93

83. WALLER Roselyne, « La mine comme horizon magique : *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* d'Aurélié Filipetti », dans GRENOUILLET Corinne, REVERZY Éléonore (dir.), *Les formes du politique*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, « Configurations littéraires », 2010, p. 89-105.

de son frère, gravement silicosé et sous oxygène à l'hôpital. « Dernier né d'une famille décimée par la silicose, Jacques va encore au charbon, près d'Alès, mais comme simple guide⁸⁴. »

En rappelant l'origine concrète de la métaphore *aller au charbon*, qui signifie aujourd'hui *exercer un métier régulier*, Pagès traduit de manière littéraire une réalité de la France des années 2000. Le mineur n'est plus qu'un malade à l'agonie. Après disparition des derniers bastions sidérurgiques et miniers, il ne reste de sa profession, en France, que quelques emplois dans des musées de la mine. L'événement historique n'est pas dépeint frontalement ; mais il nous semble que la désindustrialisation et son corollaire, la disparition des ouvriers, se diffractent dans cette figure étonnamment récurrente de l'ouvrier mort.

Dans d'autres romans contemporains, c'est la fermeture d'usine qui constitue le thème principal. Elle intervient alors comme un élément dans la destinée des personnages : le personnage principal peut être un ouvrier en activité et/ou en lutte au moment de la fermeture (Mordillat, Choplin⁸⁵, Filhol), un ex-ouvrier reconverti, dans un centre d'appel (Beinstingel) ou dans l'élagage d'arbres (Dessaint). Il est parfois un ouvrier au chômage ou en passe d'être licencié (Benameur⁸⁶), bientôt écrivain. Dans tous ces cas, l'événement « fermeture d'usine » apparaît comme le catalyseur d'un destin romanesque et la rupture qu'il induit est souvent dupliquée par d'autres bifurcations, d'ordre plus intime, que les auteurs font subir à leurs personnages : ces derniers perdent en même temps leur femme (séparation ou deuil) et leur travail, ce qui redouble la rupture biographique. Antoine, le narrateur des *Insurrections singulières*, vit deux séparations, avec sa femme qui vient de le quitter et avec son usine, délocalisée au Brésil. Le livre montre comment il trouve un nouveau départ, « rebondit », en se rendant tout d'abord chez ses parents (ouvriers), puis en accomplissant un voyage au Brésil.

84. PAGÈS Yves, *Petites natures mortes au travail*, op. cit., p. 59.

85. CHOPLIN Antoine, *Cour Nord*, Rodez, Éditions du Rouergue, « La Brune », 2010.

86. BENAMEUR Jeanne, *Les Insurrections singulières*, Arles, Actes Sud, 2011.

Son séjour dans ce pays l'amène à rencontrer les ouvriers de l'entreprise qui vient de le licencier et s'est implantée à Monlevade, découvrir un nouvel amour, et entreprendre l'écriture d'un livre. Dans *Les Derniers Jours d'un homme*, Clément perd brutalement sa femme au début du roman, avant de trouver lui aussi la mort, sur les lieux de l'usine qu'il avait quittée, en tentant de protéger des cuves d'acide que deux ouvriers avaient en projet de faire exploser. Il est l'homme dont le récit narre « les derniers jours ».

Dans ces romans, l'événement « fermeture d'usine » constitue un élément décisif dans la trajectoire du personnage. Il décide d'un nouveau départ – au sens propre du terme – ou au contraire précipite sa fin. La fermeture d'usine s'érige ainsi comme un nouveau chronotope du roman contemporain (Bakhtine⁸⁷), en particulier dans le roman grand public (Mordillat). Elle peut renvoyer à une usine existant dans réalité, ou à une usine fictive, en passant par tous les degrés de reconnaissance par le lecteur d'une situation historique récente. Le cinéma participe de cette mémoire de l'événement : *En guerre*, un film de Stéphane Brizé (2018), évoque à la fois la fermeture de l'entreprise de pneu Continental (Xavier Mathieu, ouvrier et syndicaliste, leader de la grande grève des *Conti* et reconverti dans le cinéma a été le conseiller du scénario du film) et celles de plusieurs autres sites qui se sont déroulées selon le même processus.

Dans *Les Derniers jours d'un homme*, le lecteur est invité à reconnaître dans les propos des personnages ou les descriptions le complexe industriel de Metaleurop, installé à Noyelles Godault dans le Pas-de-Calais. Cette usine, qui produisait du plomb et du zinc et qui a licencié brutalement 830 fondeurs en 2003, est présente dans le roman par de multiples allusions à la pollution qu'elle dégage dans l'atmosphère, et qui abîme les carrosseries des voitures et provoque des infirmités dont sont atteints deux personnages. Le narrateur a ainsi le souci constant

87. BAKHTINE Mikhaïl, « Formes du temps et chronotope dans le roman », *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1978.

que sa fillette ne touche pas à la terre (polluée au plomb) et il a quitté l'usine pour ne plus ramener chez lui les poussières d'oxyde de plomb si nocives pour les enfants. Ce roman « noir », au style efficace et sans prétention stylistique, accorde avec succès la temporalité des « derniers jours » de son narrateur et celle de la fermeture de l'usine dans un univers dévasté par la misère, la pollution et la haine qui se propage entre les victimes de la désindustrialisation du Nord.

La fermeture peut être à la fois le déclencheur de l'action et le cadre principal du roman comme dans le livre d'Arno Bertina *Des châteaux qui brûlent* (Gallimard, 2017). Dans *Bois II* (Élisabeth Filhol), la « Stecma », entreprise fictive spécialisée dans les échelles et les échafaudages en aluminium, connaît la destinée de nombreuses usines françaises : revendue par le fils de son créateur à Péchiney, groupe industriel bien réel, lui-même bientôt racheté par Alcan, elle est cédée par ce dernier, qui en a acquis tous les brevets, à un homme d'affaires complice, Mangin. Les ouvriers, qui ont appris que leur usine allait être « rayée de la carte du jour au lendemain⁸⁸ » se préparent à accueillir, puis à séquestrer Mangin. Le roman place le lecteur au cœur de ce micro-événement local, situé temporellement (l'action s'étend sur la journée du 17 juillet 2007) et dont il suit le déroulement d'heure en heure pendant une journée complète. Par la subjectivation de la narration (la narratrice est une déléguée syndicale), l'événement est pris dans son déroulement, sans que le lecteur puisse en prévoir l'issue, tandis que l'auteur parvient à brosser, par des moyens littéraires, le panorama économique dans lequel s'inscrit la fermeture : si l'annonce de cette dernière frappe les ouvriers par sa soudaineté, elle s'inscrit dans un processus parfaitement rôdé, dans lequel la « vente fictive⁸⁹ » de l'entreprise à Mangin place celui-ci en situation d'« amener tranquillement l'entreprise jusqu'au dépôt de bilan⁹⁰ » en évitant à l'acheteur initial (le groupe Alcan) de

88. FILHOL Élisabeth, *Bois II*, *op. cit.*, p. 35.

89. *Ibid.*, p. 167.

90. *Ibid.*, p. 168.

déboursier les indemnités auxquelles pourraient prétendre les salariés (chapitre XVI). En décrivant de manière précise ce processus, Élisabeth Filhol fait le choix de « dés-événementialiser » la fermeture d'usine ; puisque tout se déroule selon une logique économique parfaitement connue et explicitée – l'auteur, spécialiste en audit d'entreprise, s'est longuement documenté sur l'histoire du groupe Pechiney –, le dépôt de bilan n'a rien d'une surprise et n'ouvre sur aucun possible.

Si la fermeture de l'usine intervient dans la composition d'un processus plus vaste, dont l'auteur retrace les tenants et les aboutissants économiques, dans le cadre de la financiarisation et de la mondialisation des échanges, elle n'en reste pas moins un événement pour ceux qui la vivent et la séquestration du repreneur permet toutefois d'introduire un peu de suspens dans le récit.

Faire mémoire de l'événement à chaud : Les Maîtres du printemps (2015)

Les Maîtres du printemps, deuxième roman d'Isabelle Stibbe publié en 2015⁹¹, procède aussi de la transposition romanesque d'une lutte ouvrière, mais à la différence de *Bois II*, il apparaît comme un roman à clé. Dédié aux « combattants sincères de Florange », il transpose la lutte des sidérurgistes de Florange pour la reprise de leur entreprise et les « pilotis⁹² » de deux protagonistes sont clairement identifiables dans la réalité : « Pierre Artigas » est créé sur le double modèle d'Édouard Martin, le leader CFDT aujourd'hui député européen⁹³, et Lionel Burriello, responsable CGT moins médiatisé que le précédent, à qui vont les premiers remerciements. « Daniel Neuville » emprunte à Arnaud Montebourg une partie de ses traits, de son patronyme (*ville*

91. Le premier, *Bérénice 34-44* (2013), salué de plusieurs prix littéraires, est disponible chez le Livre de Poche depuis 2014.

92. Terme utilisé par Stendhal et à sa suite par Aragon pour désigner les personnes réelles qui ont permis à l'auteur de construire ses personnages.

93. Et auteur d'un témoignage : MARTIN Édouard, *Ne lâchons rien*, Paris, Cherche midi, « Documents », 2013.

faisant écho à *bourg*) et de sa carrière politique (comme lui il devient ministre après la victoire de la gauche en 2012), tandis que « Chavet » le premier ministre fait songer à Jean-Marc Ayrault, premier ministre du premier gouvernement Hollande (2012-2014). Le troisième personnage dont ce roman choral fait entendre la voix est « Max Oberlé », un sculpteur en qui il est plus difficile d'identifier une personne réelle, bien qu'on puisse penser au chanteur Bernard Lavilliers et sa chanson « Les mains d'or » (2001), emblématique de l'apport d'un artiste à l'expression de la mémoire et de la souffrance ouvrières⁹⁴.

Un détour par l'Histoire récente de la sidérurgie lorraine permet de comprendre ce que choisit de raconter la romancière et ce qu'elle préfère passer sous silence. Cette histoire, faite d'une succession de promesses non tenues, constitue l'aboutissement d'un processus massif de désindustrialisation amorcé par les gouvernements de droite au milieu des années soixante-dix et poursuivi par les socialistes après l'élection de François Mitterrand en 1981. La grande manifestation qui réunit 100 000 sidérurgistes à Paris en 1979 constitue à la fois la fin d'une séquence dans l'histoire des insubordinations ouvrières et le *début de la fin* pour l'acier lorrain : pour la première fois depuis longtemps, les ouvriers sont perdants⁹⁵ ; au début des années 2000, la Lorraine ne compte plus que 16 000 sidérurgistes, soit six fois moins qu'en 1965.

En 2006, Lakshmi Mittal – l'homme d'affaire indien apparaît dans le roman sous le nom de Banerji – se rend maître de ce qui reste des hauts fourneaux lorrains, après une OPA sur Arcelor. Deux ans après l'achat d'Arcelor, Mittal annonce la fermeture du site de Gandrange (plus de

94. Cette chanson que beaucoup de sidérurgistes connaissent par cœur évoque à la première personne un ouvrier licencié d'un laminier et qui voudrait « travailler encore », et forger « l'acier rouge » de ses « mains d'or ». Le sculpteur Oberlé peut également faire songer à César, qui a travaillé le fer, dans ses célèbres compressions et d'autres monuments urbains monumentaux (comme *Le Pouce*, statue – de bronze, elle – visible à la Défense à Paris).

95. Voir les analyses de VIGNA Xavier, *L'insubordination ouvrière dans les années 68*, *op. cit.*

500 licenciements étaient en vue). Nicolas Sarkozy, alors président de la République, annonce – le 4 février 2008 – que l'État va contribuer à la modernisation du site par des investissements et donc empêcher cette fermeture, laquelle aura pourtant bien lieu en 2009. C'est en 2011 qu'intervient la lutte ultime des sidérurgistes pour le maintien de leur outil de travail – non plus à Gandrange, mais à Florange; et c'est cet événement-là qui est évoqué dans le roman.

La temporalité du roman l'apparente à une chronique, bien qu'à la différence de Pattieu, Stibbe ne fournisse pas l'année, ce qui contribue à la fictionnalisation du propos. En « octobre » – soit en octobre 2011 dans la réalité – les personnages assistent à la « dernière coulée », c'est-à-dire à la fermeture du dernier haut-fourneau de Moselle à « Aublange » – dans la réalité Hayange-Florange⁹⁶. C'est en « novembre » une année après que se situent les derniers chapitres du roman. Le roman s'achève la veille d'une annonce officielle en laquelle les sidérurgistes placent tous leurs espoirs : la nationalisation du site doit en effet être prononcée. Ni l'annonce, qui eut lieu dans les faits le 28 novembre 2012, ni la suite des événements, ne sont racontées, mais le lecteur les connaît : le site n'a pas été nationalisé, les hauts fourneaux de Hayange n'ont pas été rallumés⁹⁷.

Isabelle Stibbe choisit donc de narrer l'ultime lutte des sidérurgistes, celle qui précède l'effondrement définitif de la sidérurgie lorraine. Mais elle le fait en contournant l'idée de la mort et en mettant en avant, dans son titre et dans la structure du livre le « printemps », la reverdie et l'espoir.

Le roman rappelle comment la médiatisation de leur action par les sidérurgistes a permis de constituer celle-ci en événement. Depuis les années soixante-dix, les mouvements de luttes ouvrières ont en effet appris à maîtriser « ce qui fait l'événement⁹⁸ », note l'historien

96. STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, *op. cit.*, p. 70-76.

97. Bien que le Rapport Faure ait indiqué la viabilité du complexe.

98. GRANGER Christophe, « Le match et la grève, ou les usages militants de l'événement (années 1970) », *Sociétés & Représentations*, n° 32, vol. 2, *Faire l'événement*, 2011, p. 114.

Christophe Granger qui souligne « l'avènement d'une véritable *morale événementielle de l'action collective*, tout entière travaillée par le souci de se rendre maître des représentations du conflit et de fixer, à son sujet, les contours d'une cause juste, propre à toucher, à concerner ou à mobiliser "l'opinion"⁹⁹ ». Comme la grève des PSA, la mobilisation des sidérurgistes de Florange fourmille d'opérations destinées à faire événement par leur inscription dans l'espace public ou médiatique : la mise en place en 2011 d'immenses lettres formant un SOS visible depuis l'autoroute, les interventions multiples à la télévision d'un syndicaliste « belle gueule » et « charismatique¹⁰⁰ », la « marche de l'acier » de la Lorraine à Paris en avril 2012, le concert donné à cette occasion au pied de la tour Eiffel fabriquée avec de l'acier lorrain. Le roman fait découvrir ces actions à la télévision par le sculpteur, dispositif qui permet d'insérer dans le texte son appréciation subjective toute positive. Mais il les augmente aussi de deux manifestations fictives : le déploiement d'une banderole sur la tour Eiffel – au demeurant souhaité par les sidérurgistes réels, mais interdite par les autorités – et la formation d'une phrase lisible d'avion par des corps couchés au sol¹⁰¹. L'affabulation romanesque reprend alors ses droits dans un cadre réaliste hautement vraisemblable.

99. *Ibid.*

100. Clichés dont le personnage se moque : « [...] les journalistes n'ont aucune imagination. Ils me font marrer : qu'ils écrivent pour des canards de gauche ou de droite, c'est toujours pareil. Je te la fais d'ici : Pierre Artigas, le syndicaliste belle gueule, le symbole du combat mené par les salariés d'Aublange, l'homme d'acier, le tribun. C'est bien la peine de se farcir quasi dix ans d'études pour pondre les mêmes clichés. Et puis alors, une interview pour un magazine féminin, je te parie dix sacs qu'on aura droit au visage buriné ou au héros des temps modernes. Le working class hero. Tellement romantique tout ça. Tellement vendeur, oui ! », STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, *op. cit.*, p. 21.

101. « Ils ont accroché une immense banderole à la tour Eiffel, "Lorraine cœur d'acier" puis ils se sont postés autour des pieds du colosse de fer, à un signal ils se sont tous allongés sur le dos et ont formé avec leur corps la phrase "Aublange vivra". Je suppose qu'il y aura des photos prises du ciel pour montrer cette chorégraphie du combat », *ibid.*, p. 91.

L'agencement des trois parties, « I. Chocs », « II. Combats », « III. Espoirs » confère au propos une tonalité militante. Il oriente le déroulement des faits vers des jours meilleurs, dont le lecteur sait pertinemment que les sidérurgistes de Lorraine ne les ont pas connus. Cette gradation utilise une vectorisation présente dans certains romans du réalisme socialiste des années trente. *Les Cloches de Bâle* (1934) se termine aussi sur une note d'espoir paradoxal : le congrès de Bâle en 1912 auquel aboutit le roman d'Aragon, avec Jaurès et la grande militante allemande Clara Zetkin à la tribune, fait croire – le temps de la suspension provisoire de notre incrédulité – que les bonnes volontés pacifistes du mouvement ouvrier allaient empêcher l'éclatement de la guerre. Or le lecteur de 1934 sait qu'il n'en fut rien. De même le lecteur d'aujourd'hui connaît le triste dénouement de la lutte des ouvriers de Florange : la nationalisation temporaire proposée par Arnaud Montebourg, qui seule aurait pu sauver les hauts fourneaux, n'a pas été accomplie. Ainsi est-il partagé entre la version positive des faits offerte par le roman et la réalité qui a été relayée par les médias puis par des documentaires télévisés¹⁰².

L'auteur invente un personnage d'artiste, un sculpteur sélectionné pour *Monumenta*, événement d'art contemporain qui a lieu chaque année au Grand Palais, « Max Oberlé », véritable adjutant dans la lutte des sidérurgistes : le sculpteur a besoin de 600 tonnes d'acier pour construire son œuvre, afin d'apporter « en rayonnement, en puissance médiatique » et de favoriser la création d'« un comité de soutien pour faire pression sur les tauliers¹⁰³ ». Cette association entre les milieux artistique et ouvrier, outre qu'il renvoie à des modalités de luttes instaurées dans les années 1968-1978 (les artistes soutenant fréquemment les

102. GINTZBURGER Anne, VRIGNON Franck, *La Promesse de Florange*, 2013, 93 min ; MOREIRA Paul, « Travailler à en mourir », Infrarouge, émission du 10 février 2011, documentaire produit par Premières Lignes télévision rue Charlot Production, avec la participation de France 2.

103. STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, op. cit., p. 36.

ouvriers¹⁰⁴), récrit l'événement « au bien », puisque, si de tels soutiens se sont manifestés¹⁰⁵, ils n'ont jamais eu la portée symbolique d'une installation de 600 tonnes d'acier dans le Grand Palais. Consciente peut-être de la surenchère vertueuse que cette entreprise confère à la lutte de ses sidérurgistes fictifs, la romancière en minimise l'effet en rendant aléatoire l'apport de Max Oberlé à la lutte : atteint d'un cancer et âgé de 80 ans, Max Oberlé n'aura peut-être pas le temps de créer son grand œuvre.

Cette réécriture fictionnelle *positive* de l'événement se traduit aussi par les luttes antérieures dont se prévalent les personnages. Seule la bataille des LIP en 1973 est convoquée dans la mémoire des personnages, lesquels semblent avoir oublié la grande défaite des sidérurgistes de 1979. Pierre, le syndicaliste, se souvient :

Je distribuais des tracts pour eux, j'étais fier, je me sentais important. « Tous pour Lip et Lip pour tous ». Ils avaient des slogans géniaux et ça marchait, toute la population était derrière eux. C'était le syndicalisme comme on en rêvait tous.

Même le ministre de l'industrie s'y réfère lorsqu'il a l'idée de nationaliser provisoirement le site : « Si l'issue est victorieuse, ce sera comme pour les Lip au moment de l'autogestion, le monde sera suspendu aux nouvelles d'Aublange, laboratoire pour expériences similaires¹⁰⁶. »

L'auteur choisit donc non pas de boutonner sa lutte fictive à la désastreuse manifestation de sidérurgistes à Paris en 1979¹⁰⁷ mais de l'inscrire dans l'imaginaire des luttes ouvrières positives et vertueuses, LIP figurant en effet au panthéon des luttes populaires comme de

104. Par exemple le concert de Maxime Le Forestier pour « les Rateau » (métallurgistes) en 1974.

105. Outre Bernard Lavilliers que nous avons déjà mentionné, Guy Bedos, Guy Carlier, Antoine de Caunes, Didier Porte, François Rollin et Sophia Aram ont apporté leur soutien aux Arcelor-Mittal.

106. STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, op. cit., p. 149.

107. Cette manifestation a en effet dégénéré en affrontements et en casse.

ces « moments qui font rêver¹⁰⁸ ». Les ouvriers s'étaient alors emparés de leur usine bisontine et l'avaient fait fonctionner plusieurs années d'affilée sur un modèle autogestionnaire résumé par leur slogan : « on fabrique, on vend, on se paie ».

Pourtant une différence majeure est rappelée entre les grèves des années soixante-dix – celles des pères – et celles des fils, qui ont aujourd'hui la cinquantaine :

Les parents, quand ils faisaient la grève, c'était pour des augmentations de salaire. Les fils, aujourd'hui, ils font grève pour continuer à travailler. Chacun sent bien qu'ils sont au cœur de la contradiction : le travail à l'usine est toujours vécu comme une aliénation. Or ce travail, c'est ce qui les rend dignes¹⁰⁹.

Le roman se fait ainsi mémoire de l'événement dans une écriture « à chaud », à peine trois ans après les faits. Il décrit la lutte des sidérurgistes en mettant en avant l'espoir qui en animait les principaux acteurs et prive volontairement le lecteur de la suite qui lui a été donnée dans les faits : cette dernière aurait entaché l'optimisme que l'auteur souhaite conférer à son propos.

Ponctués d'épigraphes combattives empruntées à Zola, Aragon, Rostand, Hugo et Neruda (à qui il emprunte son titre), le roman s'inscrit aussi dans la vogue des récits contrefactuels : et si le gouvernement français avait nationalisé les hauts fourneaux de Florange ? C'est l'imagination de l'événement qui est alors activée, nécessaire au romancier comme à l'historien pour comprendre le monde dans lequel nous vivons.

Quand elle s'attache à l'évocation de l'événement ouvrier, la littérature contemporaine se focalise donc tendanciellement sur des faits récents, fermetures d'usine et luttes sociales. Aucun livre ne revient sur les grands moments de la geste ouvrière du xx^e siècle, sinon dans des parenthèses ou pour les besoins d'une comparaison. La mémoire de l'événement qui est enclenchée est celle des dix ou vingt dernières

108. PATTIEU Sylvain, *Avant de disparaître*, op. cit., p. 198.

109. STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, op. cit., p. 178.

années, avec une concentration sur certaines fermetures d'usines, soit en raison de leur valeur emblématique (« patrons voyous », financiarisation, secteurs automobile ou sidérurgique) ou de leur situation géographique – elle aussi symbolique (la Lorraine, le Nord). Les fermetures de Daewoo, Metaleurop, PSA, Florange ont chacune donné lieu à l'écriture de témoignages, de romans mais aussi de documentaires télévisés ou cinématographiques.

Les grands moments de l'histoire ouvrière du ^{xx}e siècle, 1936 et 1968, sont parfois convoqués, mais en général comme repoussoir à quelque chose qui n'est plus. Si l'imaginaire des luttes ouvrières est encore tributaire de modèles anciens, ce qu'indiquent les références à 1968 ou à LIP chez Isabelle Stibbe ou Sylvain Pattieu, si ces auteurs veulent faire jouer la positivité vertueuse des luttes des années fastes du mouvement ouvrier, ils rappellent dans le même temps combien la situation a changé. Les luttes d'aujourd'hui ne sont plus celles d'autrefois. Le combat pour une meilleure prime de licenciement a définitivement remplacé les espoirs de transformation sociale et d'amélioration des conditions de travail.

La désindustrialisation, la fermeture des usines et les luttes ouvrières induisent une mémorialisation du temps qui les a précédées. Cette mémorialisation ne touche pas forcément l'événement, mais plus souvent la culture ouvrière, le savoir-faire, une socialité particulière. Le refus de l'effacement s'accompagne du recueil d'une parole qui décrit le travail disparu, ses protocoles et procédures, son organisation humaine. Dans le récit de filiation, le fils ou la fille qui dresse un tombeau au père ou à la mère rend hommage au travail et à la culture ouvrière plus qu'à l'événement.

Quant à la fiction romanesque, elle opère nécessairement une subjectivation de l'événement, qu'elle transpose en chronotope de l'action de ses personnages : de simple arrière-plan ou point de départ de l'intrigue (Benameur), la fermeture d'usine peut au contraire être le cadre compositionnel unique (Choplin, Filhol, Bertina) ; dans ce cas, le roman devient récit d'une lutte ouvrière, et privilégiant le point de vue de celui qui la vit sans recul, donne l'impression que le processus est déjoué au profit d'un événement ouvert sur l'avenir. En arrêtant son récit la veille

de l'annonce de la non-nationalisation des hauts fourneaux de Florange, Isabelle Stibbe fait revivre ce moment où tout sembla possible pour les sidérurgistes en lutte. Elle redonne à ce combat ouvrier sa fraîcheur initiale en le décrivant comme un événement en devenir.

Les livres envisagés ici révèlent un engagement social et politique de l'écrivain aux côtés des victimes d'un « système » jugé « cynique¹¹⁰ ». L'écrivain a parfois été engagé dans le cours de l'action collective en train de se faire : Sylvain Pattieu devient le témoin et le greffier d'un mouvement de grève et son livre vise à en faire un événement digne de rester dans les mémoires. Les remerciements et dédicaces insistent souvent sur la dimension collective du projet d'écriture, même dans le cas de romans¹¹¹. Ils rappellent la valeur de témoignage que peut avoir la littérature, qui participe à la constitution de faits en événements en les fixant dans des livres et les rendant visibles.

La littérature « ouvrière » travaille ainsi pour l'avenir, se fait mémorialiste des événements que les médias ont passé sous silence ou qui sont menacés d'être emportés dans le grand flux de l'actualité. Elle se présente comme un remède contre l'oubli. Mais si cet enjeu militant est souvent crucial, on peut se poser la question de sa place dans le champ littéraire et son impact sur le public, et donc de l'efficacité du remède lui-même...

110. DESSAINT Pascal, *Les Derniers Jours d'un homme*, op. cit., épigraphe.

111. Voir les remerciements de François Bon, Frédéric F. Fajardie, Isabelle Stibbe, etc. Notons ceux de Pascal Dessaint : « Je tiens à remercier Jean-Paul Ladureau, ancien ouvrier de Metaleurop, pour certaines précisions techniques, et Stéphane Czubek, fils de métallo et auteur du documentaire *Le Conflit Metaleurop*, dont je me suis inspiré pour certaines scènes. À travers leur site, les ex-salariés de Metaleurop-Nord m'ont apporté par ailleurs une aide appréciable – je ne saurais que trop conseiller une visite : <http://www.choeursdefondeurs.fr/>. Ceci est une fiction. »